

# BULLETIN

DE LA

# SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE

DE LYON

Fondée le 10 Février 1881

---

TOME PREMIER

---

II

1882

---

LYON

H. GEORG, LIBRAIRE

65, RUE DE LA RÉPUBLIQUE

PARIS

G. MASSON, LIBRAIRE

20, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1883

chez les hommes, et rapproche de cet usage la coloration de certaines parties du corps, notamment de la paume des mains et du talon, au moyen du henné; il se demande s'il n'y aurait pas dans ce fait quelque influence religieuse.

M. Paulet a fait des remarques analogues en Algérie; il croit que chez les peuples musulmans les femmes sont tatouées à l'exclusion des hommes.

M. Lacassagne n'est pas de cet avis, car, dans différentes parties de l'Algérie, il a vu fréquemment des hommes tatoués de marques particulières, ordinairement très visibles qui paraissent être soit des indices de valeur, soit des marques de tribu. Quant au henné, c'est une teinture usitée dans tout l'Orient, mais qui n'a aucun rapport avec le tatouage; elle s'efface, du reste, assez vite, en trois mois environ. )

M. Cauvet pense que le tatouage des femmes est un *totem* de tribu.

M. Arloing demande si cet usage ne se rapporterait pas à la même idée qui préside au tatouage des chevaux en Algérie.

M. Lacassagne répond qu'en Algérie on ne tatoue que les chevaux de grande race, et que cette coutume est même appliquée aux *Slouyis* ou chiens des grandes tentes; mais il n'a pas remarqué qu'il y eut une marque particulière à certaines tribus, c'est une opération qui paraît livrée au goût du propriétaire de l'animal.

#### COMMUNICATION

#### CONCORDANCE DE L'USAGE DU BRONZE ET DE LA DOMESTICATION DU CHEVAL

PAR M. CORNEVIN

L'élucidation des questions préhistoriques présente tant de difficultés qu'il semble naturel de penser que les paléo-ethnologues, les anthropologistes et même les historiens doivent accueil-

lir avec bienveillance tout ce qui peut y aider. Avec leurs méthodes, leurs points de vue particuliers, les diverses sciences se contrôlent, se complètent et s'éclairent mutuellement ; leur alliance est nécessaire pour arracher au passé quelques-uns de ses secrets et faire jaillir les révélations sur l'enfance de l'humanité. C'est en comptant sur cette bienveillance que je me décide moi dont la vie se passe à apprendre et à enseigner la zootechnie, à faire connaître quelques résultats, que je crois nouveaux et intéressants, sur la domestication du cheval.

Lorsque, par l'évolution de son esprit aiguillonné par la nécessité, l'homme préhistorique en arriva à chercher et à trouver dans les brutes qui l'environnaient des auxiliaires pour les luttes incessantes qu'il soutenait contre tous et contre tout, on peut affirmer qu'avec la découverte du feu et des métaux celle de la domestication des animaux marque une des étapes les plus importantes dans la marche de la civilisation. Les documents paléontologiques et archéologiques nous apprennent que le chien a été le premier animal que l'homme ait domestiqué, soit pour le manger, comme on peut le supposer d'après les marques qui se voient sur les os longs trouvés dans les Kjekkenmøddings, soit pour s'en faire un auxiliaire à la chasse et même à la guerre, ainsi que cela se voit encore chez quelques peuplades africaines. Jusqu'en 1865, les Mincopies mangeaient les chiens ; à ce moment, un forçat birman leur apprit à s'en servir comme auxiliaires pour la chasse (E. Reclus). Puis sont venus les ruminants, moutons, bœufs et zébus, qui fournirent à l'homme viande, lait, toison, et, un peu plus tard, du travail. Mais la conquête la plus éclatante fut sans contredit celle du cheval. D'abord chassé comme gibier, il est dompté, apprivoisé, puis domestiqué ; par sa possession, la force et la vitesse de l'homme sont décuplées ; il peut aller au loin attaquer ses ennemis, les surprendre par la rapidité de son arrivée ou leur échapper facilement ; il franchit les steppes, tourne les montagnes et les marécages, rayonne sur de vastes étendues, recherche pour ses troupeaux les meilleurs pâturages et pour

lui les sites les plus convenables ; les grandes migrations vont commencer et avec elles les grandes invasions et les guerres sanglantes !

Le point important est d'arriver à déterminer avec autant de précision que peuvent le comporter les questions préhistoriques l'époque à laquelle s'est accomplie la domestication de l'espèce chevaline.

Deux choses me paraissent avoir été la cause des conclusions contradictoires auxquelles sont arrivées les quelques personnes qui se sont occupées de ce sujet : l'une est une question de langue ; l'autre, de méthode. La première se rapporte au sens qu'il faut attacher au qualificatif *domestique* ; la seconde au moyen de voir si les ossements trouvés appartenaient, ou non, à des individus ayant subi la domestication.

Qu'est-ce qu'un *animal domestique* ? Littéralement, c'est celui qui fait partie d'une maison, *domus*, qui est soumis à la domination d'un maître auquel il donne ses produits ou ses services, qui se reproduit dans son état de captivité volontaire, et donne naissance à des jeunes qui sont comme lui attachés à la maison et serviteurs du maître. L'idée de domestication comporte donc avec elle celle de propriété, de quelque manière, d'ailleurs, qu'on ait entendu la propriété aux temps préhistoriques, qu'elle ait été collective ou individuelle, peu importe. Appliquée aux animaux, elle entraîne, outre la servitude volontaire, la possession de fonctions économiques spéciales, utilisées par l'homme, et la transmission aux descendants des propriétés acquises. La domestication ne peut s'effectuer que quand on a choisi des animaux doués de l'instinct de sociabilité et qu'on les a fait passer par les phases de l'appivoisement et de la semi-domestication. Ce n'est point le moment de s'étendre davantage sur ces divers points, mais il était nécessaire de les indiquer pour bien marquer que la domestication d'une espèce nécessite, de la part de ceux qui l'entreprennent, un degré de civilisation d'autant plus avancé que l'espèce est plus farouche. C'est vraisemblablement pour ne point s'être trouvé à ce degré nécessaire

que les peuples de l'Afrique n'ont pas domestiqué le groupe des zébridés, si analogue à celui des caballins et qui aurait pu rendre les mêmes services, et c'est pour la raison inverse que nous allons voir par la suite de cette étude les peuples asiatiques les plus avancés en civilisation aux temps anté-historiques accomplir l'œuvre dont nous parlons.

Si de l'âge de la pierre polie on arrive à celui du bronze, on a, pour guider son raisonnement et conduire à des conclusions inattaquables, une preuve qu'on peut qualifier d'expérimentale et qui en a toute la valeur. Elle amène à conclure que c'est à cette période qu'a eu lieu la domestication du cheval. On trouve, en effet, datant de cette époque, l'objet qui en témoigne d'une façon irréfragable, le *mors*, l'instrument par excellence de la domination de l'homme sur le cheval, et dont la signification est si nette qu'il est devenu l'emblème de la servitude. Nous discuterons plus loin, à propos du mode d'emploi du cheval chez les peuples qui l'ont primitivement domestiqué, les objections qui pourraient être faites à la signification que nous donnons ici au mors ; pour le moment, disons que cette partie du harnachement a précédé toutes les autres, qu'elle paraît commune à tous les peuples primitifs, tandis que l'étrier, l'éperon, le fer ou l'hippo-sandale ne sont venus que postérieurement ou ont été longtemps, comme la ferrure, l'apanage de quelques nations. Cette circonstance, ajoutée aux enseignements qui ressortent de l'âge des gisements où il a été rencontré, lui donne une valeur de premier ordre.

Il est admis aujourd'hui sans conteste qu'aux temps préhistoriques l'usage du bronze, sinon le bronze lui-même, a été importé d'Orient en Occident, ou, plus exactement, d'Asie en Europe et en Afrique. Seraient-ce les Asiatiques, importateurs près des hommes de la pierre polie d'une civilisation supérieure et du bronze, qui leur auraient appris qu'il y avait mieux à faire qu'à chasser et à manger le cheval, mais qu'on pouvait l'utiliser comme moteur, ou les peuples autochtones, par le développement naturel de leurs aptitudes. Y sont-ils arrivés seuls ?

La réponse n'est pas douteuse : c'est au contact des Asiatiques qu'ils ont appris à domestiquer le cheval. M. Piétrement, dans son livre si intéressant sur les *Origines du cheval domestique*, et, avant lui, M. Pietet, dans ses *Origines indo-européennes*, ont établi par leurs travaux d'une façon définitive que les Aryas du plateau central de l'Asie connaissaient et utilisaient les services du cheval à une époque où l'Europe en était encore à l'âge de la pierre. Le fait de la domestication primitive du cheval en Asie me paraît hors de contestation. Tout au plus pourrait-on discuter la question de savoir si, dans leurs excursions en Europe et en Afrique, les Aryas ont amené avec eux le cheval, ou s'ils ont seulement dompté et appris à dompter ceux des pays qu'ils envahissaient. Au point de vue de la zoologie générale et de la discussion du polygénisme et du monogénisme, la question ne manque pas d'intérêt. Il est probable qu'ils ont fait l'un et l'autre. La Grèce, par exemple, est riche en équidés fossiles, et pourtant les habitants de cette région ne se sont servis du cheval que tardivement. La légende de Neptune donnant le cheval à Athènes lors de la fondation de cette ville, que Virgile nous rappelle dans sa première Géorgique :

...Tuque o, cui prima frementem  
Fudit equum magno tellus percussa tridenti,  
Neptune...

indique que le cheval monté, c'est-à-dire domestiqué, n'est pas venu par terre, d'Europe, conséquemment, en Grèce, mais qu'il y fut importé par mer.

A côté des preuves de la domestication du cheval fournies par l'examen des restes trouvés dans les palafittes, dans les stations préhistoriques et dans les tumulus du bronze, apportons-en d'un autre ordre. Recherchons s'il est des peuples qui ne se sont servis du cheval que longtemps après leurs voisins, et voyons, dans le cas d'affirmative, si ces peuples avaient passé par un âge du bronze.

Les peuples qui ne se sont point servis du cheval en même

temps que leurs voisins peuvent être divisés en deux groupes : ceux qui n'en étaient pas encore à l'âge du bronze quand le reste du vieux continent y était arrivé et l'avait même dépassé depuis longtemps, et ceux dont la civilisation ne le cédait en rien aux peuples voisins, si même elle ne la devançait pas.

Dans le premier groupe, on pourrait placer les sauvages modernes et mettre en évidence que les peuplades dites « non métalliques », comme les Boshimans, ne possèdent, ou, plus exactement, ne possédaient pas le cheval domestique au moment où elles ont été étudiées. Je les laisserai de côté, parce qu'on pourrait m'objecter que ce sont des groupes représentant non pas l'état primordial de l'humanité, mais une rétrogradation, ou bien encore, comme c'était le cas pour les peuplades océaniques, qu'ils ne pouvaient posséder le cheval, attendu que cet animal ne faisait pas partie de la faune naturelle de leur aire géographique. Mais si, à l'aide des documents historiques, nous cherchons des renseignements sur les mœurs des peuples antiques, nous sommes frappés par la coïncidence de l'usage des métaux et du cheval, et inversement par l'absence de ce dernier chez les peuples non métalliques.

Tacite nous donne des renseignements très précis sur les anciens peuples du nord de l'Europe. Il nous apprend que parmi toutes ces nations guerrières déjà arrivées à l'âge du fer et qui combattaient à cheval ou en char, il s'en trouve une plus arriérée, celle des Fennes ou Finnois, qui ne possède pas de chevaux et qui n'a pour toute arme que des flèches armées d'os aiguisés : *Fennis mira feritas, fœda paupertas, non arma, non equi, non penates. Victui herba, vestitui pelles, cubile humus; sola in sagittis spes, quas, inopia ferri, ossibus asperant.* (*Germania*, § XLVI). La coïncidence n'est-elle pas frappante?

Hérodote, de son côté, nous fournit des détails précieux sur les Éthiopiens aux cheveux crépus, qu'il recommande de ne point confondre avec les Éthiopiens d'Asie, dont les cheveux sont droits ; les premiers se nourrissaient de reptiles, avaient

un langage guttural ,étaient vêtus de peaux de panthères et de lions; ils se servaient de flèches de roseau dont la pointe était un caillou aiguisé; ils avaient des javelines armées de cornes de gazelles aiguisées et des massues; nulle part il n'est dit qu'ils connussent les chevaux, tandis que ceux d'Asie se coiffaient de peaux de bêtes avec les oreilles et la crinière. On fit combattre les premiers avec les Arabes, qui, eux aussi, ne possédaient pas de chevaux, mais qui montaient des chameaux (liv. VII, 69, 70, 87). Et sur le sol africain, à côté des Éthiopiens autochtones, se trouvaient des peuples d'origine pélasgique, très habitués à se servir du cheval; c'étaient les Asbytes de la Libye, habiles à guider des quadriges; c'étaient les Garamantes, qui chassaient en chars à quatre chevaux les Troglodytes éthiopiens. Or, les recherches paléo-ethnologiques les plus récentes nous apprennent que ces peuples de sang asiatique ont passé par un âge du bronze dont on trouve des vestiges et des preuves dans l'ancienne Lybie, en Tunisie et aussi en Algérie.

Passons à d'autres considérations. Y a-t-il parmi les peuples *métalliques* une nation dont l'histoire nous soit assez connue et offre assez de garanties de certitude pour que nous puissions avancer qu'à coup sûr elle n'a pas possédé le cheval dans les premiers temps de son histoire? Oui, ce sont les Hébreux. M. Piètrement, par une étude très serrée des livres de la *Genèse*, de l'*Exode*, du *Lévitique*, des *Nombres*, du *Deutéronome*, de *Josué* et des *Juges*, met hors de doute que ce n'est qu'à partir de David que le peuple hébreu s'est servi du cheval. Il serait oiseux de recommencer la démonstration qu'il en a donnée. A ma connaissance, on n'a fait d'objection un peu sérieuse à cette démonstration qu'en s'appuyant sur le passage de la *Genèse* relatif à la prophétie de Jacob : « 17. — Que Dan soit un serpent sur le chemin, un écraste dans le sentier, mordant le pied du cheval, le cavalier tombe renversé. » Si l'on s'en tenait au texte, il serait la condamnation écrasante de l'opinion à laquelle je me rallie.

On peut rapprocher le peuple égyptien du peuple juif, mais

sa civilisation remonte à une époque si reculée et il se présente à nous déjà parvenu à un tel degré de développement que les enseignements que nous en pouvons tirer sont moins précis que pour les Hébreux. Les égyptologues s'accordent à dire que sur les monuments relatifs à l'ancien empire, on ne voit jamais le cheval; dans la représentation des combats ne figurent que des fantassins. Dans celle des travaux agricoles ou autres, on voit différents animaux domestiques, mais pas le cheval. M. Prisse d'Avannes est formel sur ce point et M. Chabas lui-même le reconnaît. On a cru pouvoir en conclure logiquement que les Égyptiens ne se servaient point de cet animal sous l'ancien empire et comme la première mention de son emploi se rapporte au règne d'Ahmès I<sup>er</sup>, qui expulsa les Pasteurs et par lequel débute le nouvel empire, on a inféré légitimement que c'est au contact des Hyksos ou Pasteurs qui les avaient envahis et qui sont d'origine aryane que les Égyptiens ont appris à se servir du cheval. Il est vrai que M. Chabas s'appuyant sur ce qu'Ahmès I<sup>er</sup>, avait non seulement des chevaux, mais encore des chars, en conclut qu'il y avait longtemps que les Égyptiens devaient se servir du cheval, puisque le dressage des chevaux pour le char, leur attelage, la conduite des voitures, exigent de longs efforts et ne peuvent arriver que peu à peu. Ma conclusion est tout opposée : si de l'absence complète de chevaux sur les monuments ou dans les textes hiéroglyphiques on saute aux chars attelés, c'est qu'un peuple voisin, depuis longtemps possesseur du cheval et du char, en a indiqué l'usage aux Égyptiens et je viens de dire que ce peuple était d'origine asiatique.

Reste la question de savoir si l'âge du bronze a existé en Égypte. Sans doute que le sol de l'Égypte est jonché d'objets en bronze, sans doute que les hypogées nous en montrent beaucoup, mais comment démêler si le bronze est antérieur ou postérieur aux autres métaux avec lesquels on le trouve? L'étude la plus complète et la mieux faite que je connaisse sur les métaux en Égypte est de C.-R. Lepsius<sup>2</sup>. Ce savant

prouve qu'à dès la plus haute antiquité les Égyptiens connaissaient l'argent qui, pour eux, était le plus précieux des métaux, l'or, l'électrum ou alliage d'or et d'argent, le cuivre et le fer. Ils connaissaient aussi le *xesbet* ou lapis-lazuli et, dès les premiers temps de l'ancien empire, ils fabriquaient un faux lapis, un lapis fondu et coulé en forme de briques et des verres colorés en bleu. Ils possédaient aussi le *mafek* ou émeraude qu'ils avaient trouvé le moyen d'imiter en fabricant un verre vert. Lepsius fait aussi remarquer qu'on rencontre, dès la quatrième dynastie de Manéthon, des masses de granit travaillé, ce qui implique l'usage d'un métal plus dur que le bronze.

Je n'ignore point que des auteurs recommandables soutiennent l'opinion que l'Égypte a eu son âge du bronze, mais la question me paraît loin d'être résolue et je crains même qu'elle soit insoluble.

Puisque l'étude comparée des religions et les notions anthropologiques, d'une part, nous montrent les Égyptiens venus d'Asie, comme d'autre part, ils se révèlent à nous, d'emblée, possesseurs d'une civilisation avancée, il me semble permis de conclure qu'au moment où ils se sont séparés de la souche primitive, du tronc promalais, celui-ci en était au sabéisme; il possédait des métaux et quelques animaux domestiques, mais il n'avait pas encore soumis le cheval attaché au char symbolique de la divinité solaire, et l'offrande la plus précieuse qu'on pût lui présenter: ce rôle était rempli par le bœuf. Les choses qui tiennent au culte sont trop fidèlement conservées et répétées pour supposer qu'une modification aussi grande que celle de la substitution du bœuf au cheval dans le rite se soit accomplie pendant le trajet de l'Asie à l'Égypte. Et la zootechnie fournit une preuve que seule elle pouvait donner du transport en Égypte du bétail asiatique par les émigrants qui vinrent s'établir sur les bords du Nil. On voit, en effet, sur des peintures relatives à la quatrième dynastie, la représentation de *vaches sans cornes* dont on a lié les jambes, afin de pouvoir

les traire. Or, d'où est originaire la race bovine sans cornes? De l'extrême Orient. Dans leur exode, les anciens Égyptiens ont donc amené avec eux du bétail de leur patrie primitive; ce bétail s'est fondu peu à peu dans le bétail autochtone à longues cornes, et, à partir du moyen empire, on ne voit plus ce celui-ci dans les représentations écrites, peintes ou sculptées.

Ce n'est donc qu'après le départ des Sémites, mais avant celui des Aryas, que le groupe promalais a domestiqué le cheval et en fit l'offrande la plus agréable à la divinité. Nouvelle confirmation de la haute antiquité du peuple égyptien, nouvelle preuve de la domestication relativement récente du cheval et témoignage que la race noire, qui primitivement occupait les bords du Nil et fut refoulée vers l'intérieur ne se servait pas non plus de cet animal, car les envahisseurs n'auraient pas manqué de leur emprunter l'usage d'un tel auxiliaire.

Il m'a été fait une objection à laquelle je dois répondre. Il se pourrait, m'a-t-on dit, que les anciens Égyptiens eussent connu le cheval; mais le climat, ayant peut-être quelque analogie avec celui de l'Arabie Pétrée où, aujourd'hui encore, le cheval est fort rare et assez chétif et n'étant pas favorable à son élevage, ils y eussent renoncé de bonne heure pour y revenir plus tard. L'hypothèse d'un changement de climat accompli dans l'intervalle de trois mill. ans qui, d'après Manéthon, sépare la première dynastie de la quinzième, peut se soutenir; mais ce n'est qu'une hypothèse. Puis, l'on voudra bien m'accorder qu'il est assez étrange de supposer que le cheval n'a pu vivre où le bœuf prospérait. D'autre part, si l'on tient à la comparaison avec l'Arabie Pétrée actuelle, je ferai remarquer que si, en effet, le peuple n'y possède pas le cheval, les chefs se font, au contraire, un point d'honneur de l'entretenir. Il est peu probable qu'il en eût été autrement chez les Égyptiens et nous le saurions, puisque les hypogées nous rendent spécialement les restes des grands.

Quant à l'objection que les Égyptiens ne se sont pas servis du cheval parce qu'il n'existait point en Égypte lors de leur arrivée et qu'il n'y a été amené que tard, je n'ai, pour y ré-

pondre, qu'à rappeler que les paléontologistes nous affirment que les ossements d'équidés ne sont pas rares dans le quaternaire égyptien. Il ne reste donc qu'à supposer ou que les paléontologistes ont confondu les restes de l'*Eq. asinus* avec ceux de l'*Eq. caballus*, ou bien qu'une catastrophe analogue à celle qui a détruit tous les chevaux américains a anéanti également ceux d'Égypte. Or, en matière scientifique, on est obligé de tenir compte des faits, mais point des suppositions.

Si le cheval existait en abondance en Europe aux âges de la pierre et constituait un gibier auquel les peuplades autochtones faisaient une chasse acharnée et fructueuse, nous savons maintenant que ce sont les peuples asiatiques, envahisseurs de l'Occident, qui firent connaître, entre autres choses, le merveilleux parti qu'on en pouvait tirer comme moteur et comme monture. L'histoire de la civilisation est d'ailleurs pleine de faits analogues. La vigne, par exemple, existait à l'état fruste et spontané, et pourtant elle ne fut utilisée que tard ; il fallut l'implantation des Phocéens au sud des Gaules pour qu'on apprit à extraire le vin de son fruit.

Jusque dans ces dernières années, en s'appuyant sur la linguistique et l'histoire comparée des religions, on considérait les plateaux de l'Asie centrale, centre de dispersion des peuples aryas qui irradièrent sur l'Asie septentrionale, l'Europe et les côtes d'Afrique, comme la zone d'où une civilisation élevée, comportant l'usage des métaux et des animaux domestiques, était partie. Les découvertes récentes de l'archéologie et une étude plus serrée des Védas nous apprennent qu'à côté des Aryas, qui s'apprétaient à porter par le monde le flambeau d'une civilisation déjà avancée, existaient d'autres peuples dont l'état social était au moins aussi élevé, sinon davantage. Ces peuples ont été, suivant toute probabilité, leurs précurseurs dans la voie de la civilisation. Après le départ du rameau égyptien, détaché de bonne heure, mais déjà dans un état social qui nous frappe encore aujourd'hui d'étonnement, le tronc resté sur le sol primitif a continué à se développer vigoureusement. Les

peuples qui le constituaient habitaient au delà du Gange, au sud des Aryas. On en a primitivement méconnu l'importance, l'attention se concentrant exclusivement sur ceux-ci ; elle est pourtant grande, comme on va le voir. Ils sont désignés sous le nom de Dasyus. Dans son *Essai sur le Vêda*, M. Burnouf nous donne à leur sujet de précieux renseignements. Au temps des hymnes, les Dasyus étaient riches en troupeaux, industriels, habiles à fabriquer des chars et des vêtements brillants, des parures et des bijoux. C'était donc une riche proie pour les conquérants. Les poètes adressent sans cesse à la divinité la prière de faire passer dans leurs propres mains les biens des Dasyus, leurs vaches, leurs chevaux, leurs chars, leur or, leurs parures, et de donner la terre à l'Arya. »

Voilà qui ne me semble comporter aucune espèce de doute. Forcés de s'étendre par suite de l'accroissement de leur population, les Aryas descendent des plateaux du centre de l'Asie et s'avancent vers le sud ; là, ils se heurtent à un groupe puissant, de race indéterminée, car dans les textes on le qualifie tantôt de jaune, tantôt de noir, déjà fort civilisé, puisqu'il possède de grandes richesses, qu'on le traite d'industriel et qu'on le représente comme possesseur de bijoux et de troupeaux. Sa civilisation me semble même supérieure à celle des Aryas, puisque ceux-ci n'avaient point encore de villes, que déjà les Dasyus se bâtissaient des forteresses sur les hauteurs et s'y retiraient pour se défendre contre les envahisseurs. Leur civilisation et leurs richesses ont peut-être été la cause qu'ils ont été vaincus, car l'histoire nous apprend que fort souvent, aux temps anciens et même de nos jours, les peuples les moins civilisés battent ceux qui le sont davantage.

Ils se servaient du cheval, puisque leurs voisins convoitaient « leurs chevaux et leurs chars », et, avant toute autre considération, il n'y aurait pas plus de témérité à leur en attribuer la domestication qu'à la rapporter aux Aryas. Mais la première partie de ce travail nous a montré une si remarquable concordance entre l'usage du bronze et celui du cheval que nous

sommes amenés à nous demander si la découverte du bronze est le fait des Aryas. Ils s'en sont servis, mais ils n'ont point dû le découvrir, par la raison que l'étain nécessaire à l'alliage ne se trouve pas dans la région qu'ils occupaient. Et il arrive, ainsi que MM. Chantre et de Mortillet l'ont fait ressortir, que c'est justement dans l'extrême Orient, dans le pays des Dasyus, qu'existent les mines d'étain, et les archéologues les plus autorisés regardent aujourd'hui ces mines comme celles qui ont fourni la plus forte part, sinon la totalité de l'étain employé à l'âge du bronze. L'état social des Dasyus nous permet très logiquement d'admettre qu'ils ont pu faire la découverte capitale du bronze et domestiquer le cheval. Leurs voisins auront profité de leurs découvertes et les auront propagées.

Mais qu'étaient les Dasyus, à quelle race les rattacher? Il est probable que sous ce nom on comprenait des groupes différents, vu les épithètes de jaunes, de noirs, de gens à face de bœuf, dont on les gratifie. Les Dravidiens des anthropologistes, les Chams, les Khmers et d'autres tribus peu nombreuses, que les explorateurs contemporains nous disent exister encore dans l'Inde à côté des populations mongoles et qui ont eu leurs jours de gloire et de civilisation, en sont peut-être des représentants. Dans l'impossibilité de donner actuellement une réponse satisfaisante, rattachons-les au groupe des promalais en attendant que nous puissions faire davantage, et notons que l'extrême sud du continent asiatique et peut-être un continent adjacents aujourd'hui disparus semblent avoir été le centre de formation, en tout cas le point de départ de peuples qui ont été les propagateurs d'une civilisation relativement élevée.

Et ici je veux consigner une remarque qui me paraît de la plus haute importance pour l'explication de l'antériorité de civilisation des peuples de l'Asie méridionale. On croit avoir dit quelque chose quand on parle de leurs aptitudes innées, de la supériorité intellectuelle inhérente à leur race, etc., etc., comme si ce n'était point de vaines paroles présentant des résultats pour des causes. S'il y a eu — et la chose est certaine

— supériorité du groupe asiatique, cette prééminence, avant de devenir une qualité héréditaire et en quelque sorte spécifique, a été, comme tous les autres caractères, d'abord acquise individuellement, développée par l'exercice et fixée par le facteur *temps* qu'il ne faut point omettre ; d'où la nécessité d'admettre que sa zone de formation et de dispersion a émergé des mers tertiaires avant toutes les autres où des races moins avancées ont été rencontrées, quelle que soit d'ailleurs l'idée qu'on se fasse de leur formation. A moins d'avoir recours à des raisons d'ordre métaphysique, je ne vois point d'autre explication satisfaisante ou même seulement possible. Or M. Lydekker, paléontologiste du *Geological Survey* de l'Inde, qui vient d'étudier avec soin les terrains de la région qui nous occupe, a constaté que la faune fossile, dans ce qu'elle a de commun avec celle d'Europe et d'Amérique est en avance d'une période. Ce savant a fait voir, par exemple, que le bœuf ordinaire, qu'on ne rencontre en Europe et dans l'Amérique du Nord qu'à la fin du pliocène, apparaît aux monts Siwaliks dès l'époque miocène. Dans le pliocène du Deccan, l'homme a laissé des traces nombreuses de son existence. Les fouilles de M. Lydekker nous éclairent de la façon la plus heureuse et la plus éclatante.

Après avoir longtemps chassé et mangé le cheval, l'homme le dompte et l'asservit. Mais comment l'a-t-il primitivement utilisé? S'est-il élancé sur son dos et, cavalier hardi et expérimenté dès le commencement, a-t-il galopé avec lui dans les plaines, le dirigeant à son gré ; ou bien, moins hardi, s'en est-il servi d'abord pour lui faire porter des fardeaux et traîner des chars, ne l'utilisant que postérieurement comme monture ?

La question n'est point aussi oiseuse qu'elle peut le paraître puisqu'il s'agit des origines de l'équitation. Mais il faut déclarer de suite qu'on n'a pour se guider que les lueurs vacillantes et dangereuses de la méthode inductive. Aussi je prie qu'on ne voie ici que ce que j'ai voulu y mettre, c'est-à-dire un modeste essai que je livre à la publicité avec la plus grande réserve, tout

prêt à accepter la révision de mon jugement si l'on me démontre qu'il a été mal assis.

Il a été dit, au début de cette étude, que nous ne pouvions affirmer scientifiquement la domestication du cheval qu'à partir de l'âge du bronze, et nous avons fait ressortir tout l'intérêt que présentent les mors de cette époque que les fouilles archéologiques nous font connaître. Ces mors servaient-ils à des chevaux qui étaient montés ou à des chevaux qui traînaient des chars? A ne considérer que les mors et indépendamment des raisons qui vont être données plus loin, il y a lieu de pencher pour la seconde hypothèse. On les a rencontrés surtout dans les sépultures et tous les paléo-ethnologues ont été frappés de ce qu'on les trouve presque constamment par deux ou par quatre; l'idée vient immédiatement que les personnages près desquels on les trouve devaient conduire un char à deux ou à quatre chevaux; on ne peut guère supposer qu'ils avaient deux ou quatre montures. Dans son étude sur *Quelques mors italiennes et de l'épée en bronze de Ronzano*, le comte Gozzadini émet une opinion analogue à celle que j'exprime. Quand on compare la forme de quelques-uns de ces mors avec celle que nous révèle l'examen des bas-reliefs assyriens représentant des chevaux attelés aux chars, on est affermi dans cette pensée.

On objecte qu'on ne trouve pas des débris de chars datant de cette époque. D'abord l'Asie méridionale par où ont débuté l'usage du bronze et celui des chars a été à peine explorée sous ce rapport; quant à l'Occident, il est en quelque sorte hors de cause, car la plupart des nations qui l'ont primitivement envahi en étaient déjà arrivées à l'équitation, mais non toutes cependant, comme nous le verrons.

L'archéologie nous fournit aussi à leur endroit quelques renseignements qu'on aurait tort de négliger; elle nous apprend qu'il était d'usage de placer dans la tombe des guerriers gaulois une ou deux roues du char avec le harnachement des chevaux et parfois ceux-ci. Ce fait est trop connu pour que je m'y appesantisse, je ferai remarquer seulement qu'on a découvert

des sépultures — dans le département de la Marne notamment — où la proportion des objets en bronze sur ceux en fer est si élevée qu'on peut les rapporter au commencement de l'âge du fer, peut-être à l'époque de transition entre le bronze et le fer; les frettes et les esses de roues des chars placées dans ces sépultures étaient en bronze.

Pour les Kymris, nous avons des renseignements plus précis. Après leur départ de l'Asie centrale, ils s'étaient fixés sur les limites de l'Europe et de l'Asie, tandis que leurs frères, les Gaëls avaient continué leur marche vers le couchant. Mais voilà qu'un ébranlement, causé sans doute par une surabondance de population, se produit parmi les peuples de l'Asie, les Messagètes des steppes poussent les Scythes, ceux-ci à leur tour débordent sur les Kymris qui leur abandonnent le terrain et s'avancent vers l'occident; ils s'établissent en Bretagne et dans la brumense Albion. Confinés et protégés dans leur île contre les invasions, n'étant pas en contact comme les Gaulois avec les peuples du continent, ils ont dû conserver sans grandes modifications les habitudes qu'ils avaient apportées d'Asie. Or, ces habitudes, pour le sujet qui nous occupe, quelles étaient-elles? César, qui les envahit et les traite de barbares, va nous l'apprendre: *Genus hoc est ex essedis pugnae: primo per omnes partes perequitant et tela conjiciunt atque ipso terrore equorum et strepitu rotarum ordines plerumque perturbant: et quum se inter equitum turmas insinuerint, ex essedis desiliunt et pedibus praeliantur. Aurigæ interim paulatin ex praelio excedunt atque ita currus collocant, ut, si illi a multitudine hostium premantur, expeditum ad suos receptum habeant.* (Commentaires, l. IV, 33.) Ainsi les Kymris ou Bretons se servent de chars, alors que sur le continent la cavalerie proprement dite prend de l'extension, que Gaulois, Romains et Germains rivalisent de ce côté, les Bretons immobiles en sont restés aux chars, comme au temps où ils habitaient les rives du Volga.

Les Scythes qui les ont poussés devant eux étaient à la fois

conducteurs de chars et cavaliers, mais surtout cavaliers. Quand ils apparurent pour la première fois en Thrace montés sur des chevaux, ils y causèrent un grand effroi ; on les qualifia de centaures pour indiquer la croyance où l'on était que le cheval et le cavalier ne faisaient qu'un. Quant aux Messagètes qui vinrent heurter les Scythes, ils étaient cavaliers excellents, nous dit Hérodote.

De ce qui vient d'être exposé, il semble légitime de conclure que l'art de l'équitation est postérieur à celui de l'attelage, qu'il a pris naissance dans la période de temps — dont la durée est inappréciable — qui s'est écoulée entre le départ des Kymris de l'Asie méridionale ou centrale, leur séparation de la souche et leur refoulement en Occident par les Scythes.

Des considérations d'un autre ordre viennent appuyer l'opinion que je soutiens. Les études paléontologiques et archéologiques nous font voir dans quel ordre s'est effectuée la domestication des animaux. C'est d'abord le chien qu'on mange et qui devient ensuite un précieux auxiliaire; puis sont venus le mouton, le bœuf et peut-être le zébu et le chameau. Après avoir mangé le bœuf, on remarque qu'il y a possibilité d'utiliser ses forces; on le charge, on l'attelle. Rien de simple comme l'attelage primitif; il semble qu'on peut en prendre une idée en examinant les peintures égyptiennes si intéressantes reproduites par Mariette Bey. Un morceau de bois appliqué sur le front, des extrémités duquel partent deux cordes qui vont à l'objet à déplacer; voilà tout le harnachement de ces bovidés encore si peu domestiqués, qu'on est obligé de lier les jambes des vaches pour qu'elles se laissent traire. Ce n'est que postérieurement qu'on soumet le cheval; sa domestication accomplie, on en fait l'auxiliaire du bœuf; on lui passe un mors dans la bouche et on l'attelle, non en lui plaçant une barre de bois sur le front, sa conformation ne s'y prêterait pas, mais en lui adaptant une courroie en avant du poitrail, dont la bricole actuelle n'est qu'une réminiscence. Sa vélocité le fait préférer pour le char; il s'y spécialise bientôt. Ce n'est que quand il a été

bien assoupli par le tirage qu'on le monte ; d'ailleurs, étant donné le caractère difficile des équidés encore sauvages, le *daw*, l'hémione, le zèbre, je m'imagine difficilement qu'on eût pu avoir la pensée et la hardiesse de les monter d'emblée. Aussi bien le même ordre de domestication se retrouve à notre époque chez les sauvages modernes ; d'aucuns, les Boshimans, n'ont ou n'avaient que le chien ; d'autres plus avancés avaient le chien, le mouton et le bœuf ; je n'en connais point qui aient débuté par les équidés, animaux farouches et relativement difficiles à dompter.

Arrivé au terme de cette étude, qu'il soit bien entendu que si, dans ma pensée, la domestication du cheval nous vient de l'extrême Orient, cela ne préjuge rien sur l'origine de l'espèce et des races chevalines. La question à débattre reste entière entre le monogénisme et le polygénisme. Il en est de même pour l'espèce et les races humaines. De ce que quelques peuples sémitiques n'ont connu que tard l'usage du cheval et n'ont point eu d'âge de bronze, il serait téméraire et actuellement prématuré de conclure que la branche sémitique tout entière s'est trouvée dans ce cas. Et cela fût-il démontré, qu'on aurait toujours à se demander si elle s'est détachée de tronc pro-malais, alors que celui-ci n'était pas encore arrivé à la domestication du cheval, ou bien si elle s'est formée d'une façon indépendante quelque part, peut-être entre le golfe Persique et la mer Rouge, et n'a eu de rapport avec les autres rameaux que quand ceux-ci furent arrivés à une période très avancée de leur évolution. Dans l'un et l'autre cas, on est forcé de convenir que si la discussion peut s'éterniser en ce qui concerne l'origine des races humaines et leur centre de dispersion, il faut admettre qu'il y a eu plusieurs zones où des civilisations différentes et rivales évoluaient parallèlement.

Plusieurs membres demandent la parole au sujet de la communication de M. Cornevin. Vu l'heure avancée, la discussion est renvoyée à la prochaine séance.

---